

Gournay-sur-Aronde, 1588 :

L'alliance de Marie de Gournay et de Montaigne

Marie-Thérèse NOISET (*)

Marie de Gournay occupe une place tout à fait privilégiée parmi les personnages importants dont Gournay-sur-Aronde peut se glorifier. Elle y a en effet passé toute son adolescence et sa vie de jeune adulte, et c'est au château de Gournay que s'est développée, entre elle et Montaigne, la brève mais solide amitié qui devait la marquer pour la vie.

Après la disparition de l'immortel auteur des *Essais*, Marie de Gournay s'efforcera de perpétuer pour ses lecteurs l'expérience de sa communication avec lui. Elle suivra ainsi l'exemple de Montaigne après la mort de son ami La Boétie. Les changements qu'elle apportera à ses réflexions sur l'amitié au cours des ans, montrent que ce ne fut cependant pas une entreprise facile.

Quand on parcourt l'emplacement de l'ancien château de Gournay-sur-Aronde, les premières phrases de Marie de Gournay dans la lettre dédicatoire de son *Proumenoir* (1) reviennent à l'esprit : «*Mon Père, j'ose nommer l'Histoire suivante, vostre Proumenoir, parce qu'en nous proumenans n'aguères ensemble je la vous contay (...) Et l'envoye apres vostre partement courir apres vous sur ce papier ; afin que votre bienveillance ait plus de moyen d'y recognoistre et d'y corriger les fautes*» (2).

C'est justement Gournay-sur-Aronde que l'écrivain venait de quitter, lorsque Marie lui adressa cette missive. On n'a malheureusement pas retrouvé le reste de sa correspondance avec Montaigne.

La jeunesse de Marie à Gournay-sur-Aronde

Marie de Gournay était la fille aînée de Guillaume de Jars, seigneur de Gournay et Neufvy et de Jeanne de Hacqueville. Si elle est née à Paris en 1566 et y a passé sa petite enfance, c'est au château de Gournay-sur-Aronde qu'elle a acquis sa formation intellectuelle.

En 1577, à la mort de son père qui exerçait des charges à Paris, sa mère décida en effet de s'établir à Gournay-sur-Aronde avec ses six enfants. Marie a donc passé toute sa jeunesse au château de Gournay. Ce n'est qu'à l'âge de vingt-six ans, peu après la mort de sa mère, qu'elle décida de s'établir à Paris pour poursuivre sa carrière d'écrivain. Bien plus tard, dans un petit traité intitulé «*Vie de la Demoiselle de Gournay*», Marie de Gournay donne quelques précisions sur

(*) Université de Caroline du Nord à Charlotte

son éducation. Dans sa «Vie» écrite à la troisième personne, elle révèle avoir appris «*les Lettres seule, et mesme le Latin, sans Grammaire et sans ayde, confrontant les Livres de cette Langue Traduits en François, contre leurs originaux*» (3).

Si ce n'est pour souligner son manque d'éducation formelle, Marie ne parle pas de la vie au château de Gournay pendant sa jeunesse. On peut cependant conjecturer qu'il y régnait un climat intellectuel pour qu'elle ait pu s'y procurer non seulement des textes classiques et leur traduction, mais même les *Essais* de Montaigne, qui venaient d'être publiés pour la première fois en 1580 et qu'elle lut, nous apprend-elle dans sa «Vie», dès l'âge de dix-huit ou dix-neuf ans.

Le château de Gournay devait donc posséder une bibliothèque respectable pour l'époque. Ceci était peut-être dû à l'influence de Loys de Jars, l'oncle paternel de Marie qui s'intéressait aux lettres et publia une pièce, *La Lucelle*, qui connut un certain succès.

Marie de Gournay n'a malheureusement laissé que des détails très minces sur son adolescence, mais elle révèle que l'événement qui l'a marquée pour la vie fut sa découverte des *Essais* de Montaigne : «*Ils me transsisoient d'admiration*» (4) rappelle-t-elle en 1595, dans la préface qu'elle écrivit pour leur première édition posthume dont elle fut l'éditrice.

1588, la rencontre avec Montaigne

En 1588, Madame de Gournay fit le voyage de Picardie à Paris avec sa fille aînée dans le but de lui trouver un parti souhaitable, mais Marie n'était pas intéressée au mariage. En revanche, lorsqu'elle apprit que Montaigne se trouvait dans la capitale, elle désira intensément le rencontrer. L'écrivain passa une grande partie de l'année 1588 à Paris où il



«... Marie de Gournay le Jars, ma fille d'alliance...»

avait beaucoup à faire : il avait été en effet choisi par Henri de Navarre pour lui servir de truchement dans ses négociations avec Henri III. Il faisait également partie des Etats-Généraux qui se réunirent à Blois cette année-là.

Il voulait sans doute aussi surveiller chaque phase de la seconde publication des *Essais* (il y avait ajouté son troisième livre) qui eut lieu cette année-là. C'est à cette époque intense de la vie de Montaigne que Marie de Gournay fit sa connaissance. Touché par l'admiration de la jeune fille comme par son esprit, Montaigne lui donna ainsi le beau titre de «fille d'alliance», dont Marie devait se parer avec fierté tout au long de sa longue vie.

Quelques moments passés à Paris en conversation avec une jeune femme passionnée pour ses *Essais* ont-ils suffi à Montaigne pour lui décerner cette appellation privilégiée ? Certainement pas. On a largement minimisé l'impression faite par Marie de Gournay sur Montaigne.

Pasquier rapporte cependant que Montaigne séjourna «*trois mois en deux ou trois voyages*» au château de Gournay en 1588 (5). Ces longs séjours consécutifs en Picardie, alors que des tâches importantes le réclamaient à Paris, suggèrent donc davantage qu'une bienveillance amusée envers une jeune admiratrice. Une affinité de pensée découverte avec délices ? Une grande amitié purement intellectuelle ?



Michel de Montaigne

Portrait frontispice des Essais, ed. de Melle de Gournay de 1635

Sans doute, quand on considère qu'à la mort de Montaigne c'est à Marie de Gournay résidant alors à Paris, que sa veuve et ses amis s'adressent pour publier la première édition posthume des *Essais*. On n'a pas reconnu le poids de ce geste. Qui, sinon Montaigne lui-même, avait pu désigner Marie de Gournay comme éditrice capable des *Essais* au cas où leur auteur disparaîtrait avant d'avoir achevé sa tâche ? Personne dans l'entourage proche de Montaigne ne connaissait Marie de Gournay ; elle n'avait jamais séjourné chez lui ; en fait, à part la rencontre à Paris, les seuls moments passés avec elle l'avaient été à Gournay. L'amitié entre Montaigne et Marie de Gournay était née à Paris comme elle, et comme elle, c'était au château de Gournay qu'elle s'était développée.

Pourquoi les intimes de Montaigne auraient-ils fait appel à l'aide et au discernement de Marie, si ce n'est parce que l'écrivain lui-même, impressionné par l'ampleur de ses connaissances et confiant dans la justesse de son jugement, la leur avait recommandée ?

L'amitié entre Montaigne et Marie de Gournay

Il existe un parallèle frappant entre l'amitié de Montaigne pour La Boétie et celle de Marie de Gournay pour Montaigne. Celui-ci avait aussi désiré rencontrer la Boétie après avoir lu une de ses oeuvres. Leur relation ne dura que quatre ans, jusqu'à ce que la mort les privât l'un de l'autre. Il en fut de même pour Montaigne et Marie, comme elle le déplore dans la préface des *Essais* (6).

«J'ay pris plaisir à publier en plusieurs lieux l'espérance que j'ay de Marie de Gournay le Jars, ma fille d'alliance, et certes aymée de moi beaucoup plus que paternellement, et enveloppée en ma retraite et solitude, comme l'une des meilleures parties de mon estre. Je ne regarde plus qu'elle au monde. Si l'adolescence peut donner présage, cette ame sera capable des plus belles choses, et entre autres de la perfection de cette très-sainte amitié où nous ne lisons point que son sexe ait peu monter encores. la sincérité et la solidité de ses meurs y sont déjà bstantes, son affection vers moy plus que sur-abondante, et telle en somme qu'il n'y a rien à souhaiter, sinon que l'apprehension qu'elle a de ma fin, par les cinquante et cinq ans ausquels elle m'a rencontré, la travaillast moins cruellement. Le jugement qu'elle fit des premiers *Essays*, et femme, et en ce siècle, et si jeune, et seule en son quartier, et la vehemence fameuse dont elle m'ayma et me désira long temps sur la seule estime qu'elle en print de moy, avant m'avoir veu, c'est un accident de très digne considération (...)

Voilà tout ce que j'ay connu, jusqu'à cette heure, d'extraordinaire grandeur et non commune»

**MONTAIGNE, *Essais*,
livre II, chapitre XVII.**

Mais ce qui est le plus impressionnant, c'est le legs accompli dans les deux cas au membre survivant de ces étroites alliances, et la manière dont ils se sont tous deux acquittés d'un devoir d'amitié qu'ils considéraient comme sacré. Rappelons le don de sa bibliothèque fait à Montaigne par La Boétie mourant. Pour Marie de Gournay, s'il n'y eut pas de transmission directe, le geste de confiance de la famille et des amis gascons de l'écrivain en fit fonction. On peut voir une autre preuve de la considération de Montaigne pour Marie dans la la modification qu'il apporta à son essai «De la vanité» dans le texte de 1588, où il a biffé tout le passage déplorant l'absence de l'ami, bâti sur le modèle d'Aristote. Pourquoi ne lui semble-t-il plus acceptable d'écrire en parlant de La Boétie :

«luy seul jouissait de ma vraie image», sinon parce qu'il sait que quelqu'un d'autre le connaît parfaitement bien maintenant ? Ces modifications dans le texte même où l'on peut lire : «j'adjouste, mais ne corrige pas», indiquent que la perte de La Boétie n'est plus désormais irrémédiable à l'intégrité de la transmission des *Essais* (7). Ce n'est là rien moins qu'une marque de la grande estime de Montaigne pour Marie de Gournay.

Soucieux de remplir son devoir d'amitié envers La Boétie, Montaigne s'attacha à le faire revivre en publiant son oeuvre et en perpétuant sa mémoire. Marie de Gournay devait produire, quant à elle, au cours de sa longue vie, cinq éditions des *Essais*, chacune revisitée avec le plus grand soin.

De l'amitié, à la Renaissance

Les dissertations sur l'amitié font partie du phénomène inhérent à la Renaissance, qui s'attacha à ressusciter les idéaux de l'Antiquité grecque et romaine. Dans son essai sur l'amitié, Montaigne s'inspirait des huitième et neuvième livres de l'*Ethique* d'Aristote, dans lesquels les vrais amis sont représentés comme l'exacte réplique l'un de l'autre. Chez Montaigne comme chez Aristote et tous les auteurs de l'Antiquité, c'est toujours de l'amitié masculine qu'il s'agit. Montaigne avait repris la métaphore d'Aristote, «une âme en deux corps» (8), pour représenter l'intimité de la véritable amitié.

Marie de Gournay fait écho à cette conception de l'amitié dans sa préface aux *Essais* de 1595, où elle ne tient pas compte de sa féminité et se représente dans le rôle de l'ami qu'Aristote et Montaigne lui avaient enseigné. Fidèle à la pratique de l'imitation, courante à la Renaissance, elle prend exemple sur Montaigne pour exprimer la relation qu'elle avait connue avec lui,

l'affinité pour sa pensée qu'elle n'avait cessé de ressentir. Certaines déclarations de la préface sont plus une expression d'affection que de respect filial : «Je ne suis moy-même que par où je suis sa fille» (9). Ce passage rappelle Montaigne qui voyait avec plaisir sa volonté «se plonger et se perdre» (10) dans celle de La Boétie. A un autre endroit de sa préface, Marie de Gournay attribue l'amitié que Madame de Montaigne lui témoigne depuis la perte de son époux à un désir de le faire revivre : cette dernière a voulu, dit-elle, «luy restituer un nouvel image de vie par la continuation de l'amitié qu'il me portoit» (11).

Sûre de sa connaissance de l'ami, comme Montaigne pour la Boétie, Marie de Gournay n'hésite pas non plus à clarifier les idées de Montaigne pour les lecteurs des *Essais*. Elle défend ainsi la religion de Montaigne contre les attaques de ses détracteurs, prétendant pénétrer sa pensée mieux que quiconque : «Je dis donc avec vérité certaine que tout ainsi que jamais homme ne voulut plus de mal aux nulles et faulces religions que luy, de mêmes il n'en fut oncques un plus ennemy de tout ce qui blessoit le respect de la vraye» (12).

L'identité qu'elle assume dans ces différents exemples est bien celle de l'ami «âme en deux corps», ayant accès au plus profond de l'autre. Les autres dernières pages de la préface de 1595 sont d'ailleurs directement inspirées «De l'amitié» de Montaigne, lui-même héritier des idées d'Aristote.

Pour réussir dans le difficile projet de l'imitation des anciens, l'écrivain de la Renaissance devait posséder un talent créateur qui lui permît d'incorporer son imitation au contexte contemporain (13). Montaigne fait preuve de ce talent dans «De l'amitié», tirant ses idées et même la forme de sa discussion, où il examine l'amitié entre parent et enfant ou

mari et femme, des livres VII et VIII de l'*Ethique à Nicomaque*, mais il y assimile ses emprunts à son époque. Avant de produire ces puissantes métaphores seules capables d'exprimer la plénitude de l'amitié existant entre lui et La Boétie, Montaigne s'assure dans un long développement que ses lecteurs n'associent pas ses sentiments envers son ami à la liaison licencieuse de mentor à pupille, admirée chez les Grecs mais condamnée par les contemporains de la Renaissance.

Marie de Gournay, suivant la même voie que Montaigne dans son esquisse de l'amitié à la fin de sa préface aux *Essais*, adapte son imitation à sa propre situation. Son traitement du sujet s'accorde bien à la voie intellectuelle, asexuée qu'elle a choisie. Elle fait d'abord remarquer que «les grands esprits sont désireux, amoureux et affolez des grands esprits : comme tenans leur estre de la rencontre d'un pareil» (14).

Comme Montaigne à Aristote, elle fait écho ici à son mentor : «Estre amy, c'est estre deux fois. (...) Estre seul c'est n'estre que demy» et plus loin : «Toy et moy nous rendons l'un à l'autre, parce que nous ne scaurions si bien rencontrer ailleurs» (15), ce qui rappelle le fameux «parce que c'estoit luy, parce que c'estoit moy» (16) de Montaigne.

De nombreuses métaphores soulignent l'affinité entre les âmes d'élite : «Vous ne sauriez attraper un buffle avec un las de soye, si vous feriez bien un Phoenix» (17). A un autre endroit, elle estime que la «belle âme» cherche l'ami digne d'elle parce qu'elle éprouve «la preingnante nécessité de sortir du désert» (18). En oblitérant la frontière entre les sexes dans un sujet aussi délicat que l'amitié, Marie de Gournay avait découvert sa voie asexuée, mais aussi manifesté un mépris insouciant de l'historicité du moment : ses contemporains n'étaient pas prêts en effet à accepter la présence de l'esprit sur le sexe.

Le geste de Marie de Gournay était trop radical pour ses lecteurs qui, convaincus de l'infériorité féminine, ne pouvaient concevoir cette conception de l'amitié entre un homme et une femme. Elle s'est très vite rendu compte de son erreur. Dans sa seconde édition des *Essais* datée de 1598, la grande préface fut remplacée par un texte très court. Ce sont, à n'en pas douter, les passages qui se rapportaient à son amitié avec Montaigne qui la firent se rétracter. A partir de 1617, on retrouve la grande préface en tête des *Essais*, mais sérieusement modifiée, effaçant ou atténuant tous les passages ayant trait à l'amitié.

Marie de Gournay écrira plus tard un traité sur l'amitié intitulé : «*Que par nécessité les grands esprits et les gens de bien cherchent leurs semblables*» (19), insistant, comme dans la préface des *Essais*, sur l'affinité mentale et intellectuelle entre amis. Elle reprend parfois mot à mot les commentaires précédents sur l'amitié, mais dans un contexte général, sans aucune allusion à sa relation avec Montaigne ni possibilité d'équivoque. Ce n'est plus l'amie explorée qui parle mais la moraliste. Montaigne pouvait imiter Aristote et rapporter ses préceptes à son amitié avec La Boétie, mais Marie de Gournay ne pouvait parler de Montaigne et parler d'amitié que si elle réussissait à faire oublier à ses lecteurs qu'elle était femme. Elle l'a bien compris. C'est dans l'estompement des identités qu'est analysée l'amitié dans le traité. La préface concluait à l'étroite affinité d'esprit entre Marie et Montaigne avec cette phrase-clé : «*Toy et moy nous rendons l'un à l'autre parce que nous ne sçaurions si bien rencontrer ailleurs*» (20). Cette dernière réflexion se retrouve aussi à la fin du traité, mais dépersonnalisée et curieusement modifiée, en sorte qu'elle acquiert une résonance féminine : «*En somme les belles âmes s'allient infailliblement et*

nécessairement ensemble, et de plus en plus en ces termes : Toy et moy nous attribuons l'un à l'autre pource que la vraye félicité de l'une et de l'autre est en sa compagne, et nulle part ailleurs durant le cours de cette vie».

Cette belle amitié qui avait fleuri à Gournay-sur-Aronde entre Montaigne et elle, a finalement permis à Marie de Gournay de féminiser le précepte d'Aristote et de revendiquer, au nom de toutes les femmes, le droit à l'amitié qui leur avait été refusé jusque là.

NOTES :

(1) *Le Proumenoir de Monsieur de Montaigne* (1594) est la première oeuvre publiée de Marie de Gournay. C'est un petit roman moralisant qu'elle inclura plus tard dans ses oeuvres complètes, qui seront publiées trois fois de son vivant : en 1626 sous le titre *L'Ombre de la Damoiselle de Gournay* (Paris, Jean Libert) ; puis en 1634 et 1641, sous le titre *Les Advis ou les Présens de la Demoiselle de Gournay* (Paris, respectivement Toussaint du Bray puis Jean Du Bray). En plus du *Proumenoir*, l'ouvrage contient des traités philologiques, politiques et moraux, des traductions de Virgile et d'Horace ainsi qu'une série de poèmes.

Oubliée pendant plusieurs siècles, l'oeuvre de Marie de Gournay a été republiée deux fois de nos jours : *Marie de Gournay. Les Advis ou les Présens de la Demoiselle de Gournay, 1641*, volumes I et II, Ed. Jean-Philippe Beaulieu et Hannah Fournier, Amsterdam, Rodopi, 1997 et 2002. Le troisième volume de cette édition n'a pas encore paru. Plus récemment encore Jean-Claude Arnould a donné une nouvelle édition : *Marie de Gournay. oeuvres Complètes*, I et II, Paris, Champion, 2002.

Mes références aux *Advis* renvoient à l'édition Beaulieu-Fournier.

(2) Marie de Gournay, op. cit., p. 251.

(3) La «*Vie de la Demoiselle de Gournay*» se trouve tout à la fin des *Advis*. Comme elle n'a pas encore été reproduite dans l'édition Beaulieu-Fournier, la page indiquée renvoie à l'édition originale de 1641 publiée par Jean Du Bray (p. 992).

(4) «*Préface à l'édition des Essais de Montaigne, 1595*», ed. François Rigolot, *Montaigne Studies* I, 1989, p. 24.

(5) Etienne Pasquier, *Lettres*, Paris, Abel Langelier, livre 24, lettre 1.

(6) «*Il ne m'a duré que quatre ans, non plus qu'à luy La Boétie*», Rigolot, art. cité, p. 51.

(7) Ces modifications sont de la main de Montaigne dans l'exemplaire des *Essais* dit d'«*Edition de Bordeaux*», daté de 1588, qui se trouve aujourd'hui à la bibliothèque municipale de la ville et a servi de base à toutes les éditions modernes de l'oeuvre. Voir Montaigne, *Essais*, III, éd. Maurice Rat, Paris, Garnier, 1948, p. 221.

(8) Ibid. p. 206.

(9) Rigolot, art. cit., p. 25

(10) Montaigne, op. cit., p. 204.

(11) Rigolot, art. cit., p. 26.

(12) Ibid., p. 34.

(13) Voir : Thomas Greene, *The Light in Troy : Imitation and Discovery in Renaissance Poetry*, New Haven, Yale University Press, 1982.

(14) Rigolot, art. cit. p. 47.

(15) Ibid., p. 52.

(16) Montaigne, op. cit. p. 204.

(17) Rigolot, art. cit. p. 50.

(18) Ibid. p. 48.

(19) Gournay, op. cit., pp. 233-238.

(20) Ibid., p. 238.

MONTAIGNE

ESSAIS..... (Les)

1635. In-fol. Paris, P. Rocolet, T. du Bray, ou J. Camusat,
ou s. n. (Suite.)



LES
ESSAIS
DE
MICHEL
SEIGNEUR
DE MONTAIGNE
Edition nouvelle.

EXACTEMENT CORRIGEE
SELON LE VRAI EXEMPLAIRE
ENRICHIE A LA MARGE DU NOM DES
Auteurs citez, Et de la version de leurs passages, mise
a la fin de chaque Chapitre.
AVECQUE LA VIE DE L'AUTEUR
Plus deux Tables l'une des Chapitres, & l'autre des principales Matieres.



A PARIS,
PIERRE ROCOLET, Libraire & Contre-Contrôleur du Roy,
rue Saint Jacques, aux Stalles de la Ville.
M D C XXXV
Avec Privilege du Roy.

LES || ESSAIS || de || Michel, || Seigneur || de Montaigne. ||
Edition nouvelle. || Exactement corrigée selon || le vrai exem-
plaire. || Enrichie a la marge du nom des auteurs || citez, et
de la version de leurs passages, || mise à la fin de chaque Cha-
pitre. || Auecque la vie de l'Auteur. || Plus deux Tables : l'une
des Chapitres, & l'autre des principales Matieres. || A Paris,
|| Chez Jean Camusat, || rue Saint Jacques, || à la Toyson
d'Or. || M. DC. XXXV. || Avec Privilege du Roy.

In-fol. du (20) ff., 871 pp., (1) p. de privilège, (11) ff. de table et (1) f. blanc,
plus le frontispice gravé.

Édition très importante, donnée par M^{lle} de Gournay et dédiée au Car-
dinal de Richelieu. C'est, après celle de 1595, la meilleure édition ancienne
de Montaigne. Les noms des auteurs cités ont été inscrits en manchettes
dans les marges ; la traduction de leurs citations est placée à la fin de
chaque chapitre.

Elle a été partagée entre Jean Camusat, détenteur du privilège, Pierre
Rocolet, Toussaint du Bray ; quelques exemplaires ne portent pas de nom
de libraire et le cartouche du frontispice est resté blanc.

Il existe des exemplaires en *grand papier*.

(Fig. ci-dessus et p. précédente.)

Escoffier (1933), m. noir, 700 frs.

Edition de 1635 des *Essais* de Montaigne,
par Melle de Gournay